

Que peut une littérature pour Happy few?

David Bélanger

Numéro 314, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84043ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D. (2017). Compte rendu de [Que peut une littérature pour Happy few?] *Liberté*, (314), 53–54.

Que peut une littérature pour happy few ?

David Turgeon commet le crime de publier un autre roman d'écrivains.

DAVID BÉLANGER

« Les gens de gauche sont généralement contre la peine de mort – sauf lorsqu'il est question d'un vol de vélo »; voilà le génial incipit des *Gens de gauche*, ce grand livre, véritable « fresque de la décence humaine », sur les gauchistes et sur la gauche en général, des anarcho-féministes aux terroristes de gauche qui ne rechignent pas à faire éclater le parvis d'une banque. Ce livre, vous ne l'avez évidemment pas lu. Il affleure au cœur du *Continent de plastique* de David Turgeon [directeur artistique de *Liberté*, ndlr], parmi une pléthore d'autres livres, comme mort-nés, écrits par ces écrivains fictifs jouissant d'une vie dans l'au-delà qu'est la fiction, mais pour nous – et à jamais – inaccessibles. Il faut se contenter d'un roman sur ces romans et leurs romanciers, sur les thésards ès lettres un peu désenchantés, sur le monde de l'édition et des revues; avec *Le continent de plastique* il faut se contenter des coulisses. Les romans à thèmes, pour d'autres. Tout cela suffit à résumer le livre, comme par ailleurs ne s'en sont pas privés les critiques jusqu'ici, Christian Desmeules du *Devoir* au premier chef : une patente pour happy few. Soit. Mais encore ?

L'étiquette, aujourd'hui, pourrait avoir quelque chose d'infâme. Après tout, écrire pour les initiés, n'est-ce pas donner une importance démesurée à cette poignée de lettrés qui hantent les départements d'études littéraires et gonflent le corps professoral des cégeps; n'est-ce pas commettre, institutionnellement, le péché d'onanisme? En fait, la question se trouve ailleurs. Dans l'idée même de littérature, dans son développement et sa définition. Il ne viendrait à l'esprit de personne de taxer les *Illusions perdues* de Balzac ou *Les faux-monnayeurs* de Gide de romans pour happy few, quand bien même ils nous racontent le dur monde des lettres, qu'ils développent des œuvres dans l'œuvre avec ce sourire mi-ironique de bon entendeur. Parce qu'à une époque qui fut la leur, la littérature était pour beaucoup cette chose bourgeoise adressée à un petit nombre de lettrés, elle s'imaginait dans cette sacralité-là qui demande une initiation, qui se suffit à elle-même. À quoi bon ratisser plus large? Les journaux sont là pour charmer les badauds, ici, on fait des grandes œuvres.

Pour happy few : l'accusation porte aujourd'hui, car on s'attend à ce que la littérature sorte de ses ornières, parle à tout le monde, du moins fasse mine de – sur le même ton, on soupirera, *un autre roman qui raconte un écrivain*, même si, soyons honnêtes, venez vous asseoir et calculons : combien de romans de l'enquêteur alcoolique, de l'adolescente amoureuse, du pauvre trentenaire en peine d'amour pour chaque roman du romancier? Il en va des crimes de la littérature qui justifient aujourd'hui l'accusation : elle a voulu se spécialiser, s'adresser à sa caste, ce qui prend dès lors l'allure d'un précieux élitisme, celui-là même que tâchent de fuir la musique classique, les beaux-arts ou le cinéma québécois. *Le continent de plastique*, en racontant si précisément le monde littéraire et sa horde de lettrés, persiste et signe dans cet élitisme, semble-t-il – même si, il faut le mentionner, nous ne sommes pas devant l'écriture de

DAVID TURGEON

Le continent de plastique

Le Quartanier, 2016, 308 p.

James Joyce ou la déconstruction d'Antonio Lobo Antunes, il ne s'agit pas d'être *difficile à comprendre*. La littérature pour lettrés a la peau dure, elle résiste contre cette démocratisation de la culture qui suppose qu'à se spécialiser, on s'aliène (un public), alors qu'à l'inverse, suivant les préceptes de Gramsci, une œuvre ouverte, loin de la production de masse, permettrait précisément de percer le voile de son aliénation. Les changements d'idéologie dans la littérature sont pour le moins fâcheux, et les *gens de gauche* y perdent leurs repères. C'est là où il fallait en venir : *Le continent de plastique* ne parle que de ça, de cet inconfort de l'écriture et des lettres dans un monde qui change, où écrire ne signifie plus la même chose que classiquement – que dans une certaine modernité, aujourd'hui dépassée. Peut-être ce thème est-il pour happy few, en effet. Mais alors ça reviendrait à dire que la destinée de la littérature dans notre société n'intéresse que les littéraires, et ce n'est plus l'œuvre elle-même qui commet le crime, mais la littérature plus généralement, à vouloir se penser, à vouloir exister.

Le narrateur du *Continent de plastique* ouvre son récit sur le début de sa vie, de sa vie réelle, le doctorat en littérature maintenant derrière lui. Que faire? Pour lui et ses amis – ensemble, ils forment ce que la doyenne de la faculté

aimait à nommer les « quatre cavaliers de l'apocalypse » –, la gloire est à portée de main. Sauf que la gloire, on le sait, ne se presse jamais (et un doctorat en littérature ne fait rien pour accélérer la chose). Qui deviendra enseignant au collège, qui entrera dans la carrière universitaire, qui jouera à l'aventurier ténébreux, qui s'édifiera une réputation d'écrivaine sulfureuse; il ne reste que le narrateur qui opte pour le dilettantisme, devenir assistant de ce grand écrivain à thèmes, le maître. Il n'y reste qu'*en attendant*; au service de cet écrivain au talent presque industriel, le narrateur attend que vienne l'écriture, qu'à son tour il écrive l'œuvre digne, celle qui justifiera tout ça – son doctorat, ses ambitions, sa vie.

Tout le problème, c'est que l'écriture ne viendra jamais. Cette vie façonnée autour de la maîtrise de l'art d'écrire, par la connaissance profonde des aléas de la fiction, de la forme, elle se dégonfle une fois mise face au réel. Il n'écrit pas. Il visite des expositions d'art et se pique d'une connaissance toute relative pour ce milieu, il est frappé par le désir soudain de filer en vélo, de même il se met à danser, auréolé d'un talent aussi virtuose que libre : « Certains, me voyant à l'œuvre, se disent persuadés que j'ai été formé à cette discipline, et pourtant non, je suis autodidacte en ce domaine dont je sais pourtant qu'il n'est pas typiquement de ceux dont on s'improvise expert, contrairement (par exemple) à la littérature. » Tout le roman pointe d'ailleurs dans cette direction : la littérature appelle les autodidactes, ceux qui, libres, abordent les lettres. Ainsi Denise Bruck, cette relationniste de presse, qui se liera au narrateur, donnant

au *Continent de plastique* ses accents tendres et amoureux, deviendra une grande écrivaine, malgré ses cours de droit lointains et son passé de fille-mère; le maître également aborde la littérature avec liberté, sans forme et sans manière, il raconte une histoire, il tisse et retisse des motifs sans littératurologie. En fait, à y bien regarder, seuls les cavaliers de l'apocalypse, ces êtres surédoués, véritables spécialistes, échouent au jeu du réel en littérature; nul n'écrit d'œuvre marquante. Stéfanie, certes, propose une écriture conceptuelle, mais elle en dégoûtera plus d'un jusqu'à la mener à l'abîme; Paul ne publiera qu'un recueil de nouvelles, avalé par l'université aussitôt après; Sergueï choisira la vie contre l'écriture; Odette n'écrira jamais qu'un livre racontant les péripéties des cavaliers de l'apocalypse, œuvre pour happy few – dans une œuvre pour happy few –, elle présentera ce qu'elle perçoit comme une école : « Une école sans œuvre, voilà qui serait, à proprement parler, révolutionnaire ! »

Cet étonnant silence des spécialistes, il me semble, agit chez David Turgeon pour exprimer un scepticisme devant l'enflure littéraire; l'industrie du livre (l'édition) comme l'industrie du lettré (l'université) s'y avèrent pointées du doigt. En ce sens, dans un moment épiphanique, le narrateur prend conscience

des freins de sa vie depuis sa sortie de l'université et se prend alors à philosopher sur ce qui, en creux, insuffle tous les livres de Turgeon depuis *Les bases secrètes*, « l'accumulation des livres, des manuscrits, de l'écrit en général; je voyais des convois de papier et de carton recouvrir insensiblement la surface de la planète, formant en certains points des vortex si denses qu'ils décimaient sous eux toute forme de vie. Et parmi ces amas, que de redondances, que d'idées banales, articulées à peine différemment chaque fois! [...] Je voyais tout ce papier réduit en pâte, déjà prêt – nouveau motif de vertige – à se transformer en rames vierges, traîtreusement accueillantes à tous les plumitifs en mal de désenchantement. »

La littérature, alors, devient cette chose superflue, artificielle, elle prend une place *en trop*, empêchant le sujet de librement vaquer avec ce que la littérature offre vraiment : une manière de penser le monde et ses sensibilités. Déjà, dans *Les bases secrètes* était mis en scène un riche collectionneur de livres, Irénée; sa bibliothèque immense, il l'a parcourue en entier, ou du moins, il en a commencé chaque livre, avant de les abandonner les uns après les autres. Irénée cherche

désespérément à aimer un livre qui ne serait ni trop verbeux ni trop plat, sans succès. Sauf qu'un jour, on lui vend un « livre », qui s'avère être une carte géographique. Et ce jour-là, il découvre le livre qu'il avait recherché toute sa vie : « Il est remarquable, constate Irénée, que la carte parvient, sur une superficie comparativement limitée, à suggérer toute la complexité du monde représenté; un état de l'univers dépourvu de sens, de finalité, mais pourtant riche

de formes et de potentiel; un espace de narration infini au sein duquel toutes les routes se valent. » L'espace du monde vaste vaut mieux que l'accumulation désespérée de la littérature. La littérature, plutôt, comme cette idée que le narrateur du *Continent de plastique* ne transformera jamais en livre, prend la forme de ce continent de plastique dans les eaux internationales, un agrégat de fibres pétrochimiques, fait du surplus artificiel de l'humanité. Ainsi s'affrontent dans ce roman, et de façon jouissive, une littérature aliénante, pour happy few, et une œuvre autre, moins originale sans doute, un peu plus authentique, peut-être.

Il manquait un roman capable de nommer les contradictions de la littérature à notre ère postmoderne, post-tout. Un roman pour raconter ces gens de gauche, fins lettrés, poussés hors des anciens quartiers industriels, poussés en banlieue sans gaz lacrymogènes ni matraques, juste à coups d'air du temps. À lire *Le continent de plastique*, on comprend mieux que jamais quel est le statut de la littérature dans notre société, la place qu'on lui laisse, la place qu'elle prend. Et malgré la masse de papier qui surgit chaque rentrée, on le termine avec la certitude que ce roman manquait, que jusqu'ici il nous avait manqué. **L**

Tout le roman pointe dans cette direction : la littérature appelle les autodidactes.